

Au Cameroun, la montagne des persécutés de Boko Haram

Des villages chrétiens et animistes subissent les attaques djihadistes

REPORTAGE

MONTS MANDARA (CAMEROUN) -
envoyé spécial

Sur les hauteurs de Tourou, on ne dort plus beaucoup. Cette constellation de vingt-deux villages de l'extrême-nord du Cameroun, frontaliers du Nigeria, redoute de disparaître. Les monts Mandara ciselés de champs en terrasses et les granitoides qui semblent jetés de l'espace ont longtemps protégé ces populations chrétiennes et animistes des tentatives d'islamisation forcées, des chasseurs d'esclaves et de la brutalité coloniale.

Mais, depuis quatre ans, une nouvelle menace sévit sur ces collines et, à Tourou, Emmanuel Viziga dort encore moins que les autres. Ce solide paysan de 26 ans a délaissé son champ pour partager son temps entre un petit bureau du centre-ville de Tourou et les pistes vicinales qu'il arpenté à moto. Sur le chemin caillouteux qui le mène au village voisin de Roum, il a pris l'habitude de marquer un arrêt pour scruter la vallée, telle une sentinelle. Le jeune homme montre du doigt Goudalay, « la montagne des Boko Haram », qui perce la brume à une trentaine de kilomètres, côté nigérian.

« C'est de là qu'ils partent pour nous attaquer. Ils ont encore des armes, mais n'ont pas de vivres. Ces derniers mois, ils ont multiplié les pillages et, à chaque fois, ils tuent », dit l'ancien cultivateur, désormais à la tête de deux cent soixante braves qui patrouillent, armés de simples flèches empoisonnées, de machettes et de sifflots. « Quand on les repère, on siffle, et les villageois se cachent plus haut dans la montagne. Les Boko Haram viennent à trois cents, dont des femmes et des enfants utilisés pour emporter leur butin. »

Dans ces vallées peuplées de ce que les musulmans qualifient de *kirdi* (« infidèles »), les séides de Boko Haram détroussent, brûlent et tuent, sans pitié aucune. Neuf villages de Tourou ont déjà été désertés, et des dizaines de cases aux toits de paille ont été incendiées depuis le début de l'année par des hordes de djihadistes affamés. Celle de Yacoubou Moussa, à Roum, n'a pas été épargnée, de même que l'église évangélique où

il aimait prier, ou encore les greniers remplis de mil et de haricots.

Patelin fantôme

« Les premières victimes ont été une mère et son bébé, brûlés dans leur maison. Cette fois, ils n'ont pas égorgé, mais ils ont jeté des habitants dans les flammes », raconte cet agriculteur, devenu l'un des 2 500 déplacés ayant trouvé refuge dans le centre-ville de Tourou. Dans sa petite chambre calcinée, on retrouve, posée sur une table recouverte de suie, le flacon de parfum de ce paysan coquet, ses médicaments, un billet consommé de 500 nairas nigériens (environ 1,16 euro) et des bijoux appartenant à son épouse. Il sourit nerveusement pour masquer sa haine. « On se vengera un jour ou l'autre », prévient-il froidement.

Délogés d'une partie de leur sanctuaire de la forêt de Sambisa, des soldats perdus de la secte islamiste nigérienne, devenue l'un des groupes djihadistes les plus meurtriers de la planète, multiplient les attaques et les razzias. Certains ont rejoint la branche de Boko Haram affiliée à l'organisation État islamique, qui a déplacé son centre de gravité sur les îles et les rives du lac Tchad, plus au nord. D'autres, restés fidèles au chef de Boko Haram, Abubakar Shekau, ou agissant pour leur propre compte, errent au sud de Maiduguri et multiplient les attentats-suicides.

De part et d'autre de la frontière, officiellement fermée, ils ont jeté leur dévolu sur ces monts difficiles d'accès. Dans leurs rangs se trouvent des jeunes du cru qui, selon les services de sécurité camerounais, les guident dans les montagnes. Ce sont des captifs ou des convaincus, mais aussi des chrétiens convertis au banditisme djihadiste par opportunisme. Lorsqu'ils sont arrêtés ou décident de se rendre, ces *kirdi* islamisés tentent de se présenter comme des otages victimes de la barbarie djihadiste, dans l'espoir d'une clémence des autorités.

Au rythme des violences, la région se dialoque et la carte des villages nichés dans cette chaîne de montagnes a été chamboulée par les mouvements de populations. Il faudra la redessiner un jour. À l'est de Tourou, dans la plaine de Mozogo lovée au creux de massifs

volcaniques, se trouvent une trentaine de villages des environs, entièrement déplacés. Comme Tchébé-Tchébé, un patelin fantôme depuis que Boko Haram l'a pris d'assaut, une nuit de décembre 2017. Tous ses habitants sont descendus dans cette plaine quadrillée par les militaires, où leur village a été reconstitué en cases de paille provisoires sur un terrain de sable.

À côté de Tchébé-Tchébé se trouve désormais le village d'Hurbetch, rayé de la carte en 2014, d'où vient Vevé Foudongho, descendu des montagnes avec sa famille dans la bourgade de Mozogo, saignée elle aussi par les attaques djihadistes. M. Foudongho y a d'ailleurs vécu un autre raid de Boko Haram l'année suivante. « J'en suis tombé malade. Dans la montagne ou dans la plaine, j'ai pensé que ces diables me suivaient pour me tuer », raconte cet homme qui n'a pas les moyens de louer un lopin de terre pour reprendre son activité, alors que de vives tensions foncières sont apparues dans ce contexte d'asphyxie économique et de crise humanitaire.

Armes artisanales

Ceux qui peuvent se le permettre peinent à adapter aux plaines leurs techniques de culture en terrasses. D'autres s'aventurent de jour dans leurs villages désertés pour tenter de cultiver leurs champs d'autrefois. Certains ne reviennent pas. « Tout est déréglé dans nos montagnes. La guerre a créé des traumatismes psychologiques, a bouleversé notre mode de vie en harmonie avec la nature, déplore un notable animiste. Boko Haram est en train de détruire les croyances de peuples paisibles, qui subissent encore et encore. »

« Les premières victimes ont été une mère et son bébé. Cette fois, ils n'ont pas égorgé, mais ils ont jeté des habitants dans les flammes »

EMMANUEL VIZIGA
agriculteur de 26 ans

Pour le moment, les habitants de Tourou restent dans leurs villages sans répliquer. Ils ont construit des tranchées et bloqué les pistes qui serpentent jusqu'au Nigeria. Là-bas, les maisons ont des toits de tôle, les paysans ont des armes artisanales, et Gwoza, leur centre commercial, a été repris par l'armée nigérienne après avoir été l'éphémère capitale du « califat » de Boko Haram, en 2014.

« On a décidé de ne pas quitter notre territoire, car c'est notre patrimoine qui est une fois encore menacé, dit Tsakala Guitere, commerçant transfrontalier et adjoint au maire de Mokolo, chef-lieu du département du Mayo-Tsanaga. Il est temps d'être fier. Si un homme prononce le mot *kirdi* devant moi, je lui déclare la guerre. Mais je vois bien les élites musulmanes parler de nous ainsi dans notre dos. Notre

peuple n'a pas fini de souffrir. » L'histoire de ces montagnards est rythmée par les tragédies. Déjà, au XIX^e siècle, ils résistaient aux tentatives d'islamisation et aux incursions des esclavagistes peuls venus des plaines. De nombreux « infidèles » finirent capturés, islamisés ou vendus sur les marchés aux esclaves. Certains devinrent eunuques dans les cours des royaumes de la région, dont le plus prestigieux fut le « califat de Sokoto » (1804-1903).

« Même mes oncles ont été pris comme esclaves. On n'oublie pas, et Boko Haram nous rappelle cette période que nous racontaient nos aînés », dit le « prince de Tourou », Donald Tada, descendant d'une lignée de chefs traditionnels, revenu au village après avoir tenté sa chance à Douala, la capitale économique du Cameroun. Il cite Hamman Yadjil, hardi notable peul de Madagali, ville nigérienne distante d'une vingtaine de kilomètres, qui a été traumatisé par sa violence jusqu'à son arrestation, en 1927.

« Boko Haram se bat comme au XIX^e siècle, souligne Christian Seignobos, directeur de recherche émérite à l'Institut de recherche pour le développement. Mieux, il est revenu dans la seule histoire qui comptait, celle, sans âge, du djihad, alors que les armées postcoloniales des États-nations tentent de s'aligner sur des stratégies du XXI^e siècle. » ■

JOAN TILOUINE